

BIZIBI présente

en coproduction avec
CAMPO CINÉ - VERSUS PRODUCTION - DIRECT CINÉMA

Mariage à Mendoza

un film de

EDOUARD DELUC

avec

**NICOLAS DUVAUCHELLE • PHILIPPE REBBOT
GUSTAVO KAMENETZKY • PALOMA CONTRERAS**

et la participation de **BENJAMIN BIOLAY**

Durée : 1h34

2012-France - Format : 1,85 - Couleur - Son : Dolby

Distribution

Diaphana

155, rue du Fbg St Antoine - 75011

Tél. 01 53 46 66 66

diaphana@diaphana.fr

Presse

Laurence Granec & Karine Ménard

5 bis rue Kepler 75116 Paris

Tél. 01 47 20 36 66

laurence.karine@granecmenard.com

Matériel presse téléchargeable sur www.diaphana.fr

SYNOPSIS

Deux frères débarquent en Argentine pour aller célébrer le mariage de leur cousin, à Mendoza, dans l'ouest du pays. La grande aventure, la vraie, voilà longtemps qu'ils en rêvaient... Mais à l'arrivée à Buenos-Aires, Antoine ne va pas bien du tout, comme un type que sa femme vient de plaquer.

Marcus, est sûr qu'aller au mariage du cousin remettra son petit frère d'aplomb, il va lui sortir le grand jeu. Des nuits *caliente* de la capitale aux splendeurs de la vallée de la lune, ils croiseront sur leur chemin, un réceptionniste illuminé, une beauté divine, des pierres qui portent bonheur...

Sur la route du mariage, au gré d'étapes de plus en plus mouvementées, les deux frères se retrouvent. A un détail près : quand Antoine se requinque, c'est Marcus qui trinque.

Entretien avec Edouard Deluc

Quel a été votre parcours avant « Mariage à Mendoza » ?

Après le bac, j'ai fait les beaux-arts, où je creusais alternativement deux sillons, le film et la photo, et parallèlement, j'avais un groupe de rock - on reprenait les Stooges, le Velvet, et quelques bluettes de notre composition au milieu de tout ça ! – C'est comme ça que j'ai commencé à réaliser des clips, nos clips. Après les beaux-arts, pour gagner ma vie, j'ai travaillé à la télévision, j'ai été rédacteur pour plusieurs journalistes ou animateurs, puis je me suis retrouvé à réaliser des formats courts pour Canal +, et à signer des reportages sur le cinéma, l'art contemporain, etc.... Toutes ces images accumulées, en plus des clips pour mon groupe ou des films super 8 que je faisais, m'ont permis en 1999 d'aller frapper à la porte des producteurs de clips, le premier m'a dit oui, et j'ai commencé à en réaliser pour des groupes variés, Louise Attaque (*Du nord au sud*), Jean-Louis Murat (*Le Cri du papillon*, *Au-dedans de moi*), Mickey 3D, Sven Löve, Tété, Kojak, etc... Au milieu des années 2000, je suis passé aux spots publicitaires, un moyen idéal pour se faire la main en tournant régulièrement. Parallèlement à tout ça, je continuais mon travail de fiction, avec un premier court-métrage en 1997, *Petits Enfers* avec Vincent Elbaz, puis, *Je n'ai jamais tué personne*, en 2002, avec Elina Löwensohn et Jean-Jacques Vanier. En 2008, c'est le démarrage de l'aventure Argentine, avec *¿ Donde esta Kim Basinger ?* À partir de ce moment-là, j'ai eu l'impression que la somme de toutes ces expériences m'avait formé, j'avais fait mes classes derrière une caméra, je me sentais prêt pour le cinéma.

Quelle place occupait le cinéma dans votre imaginaire ?

Il était très important, comme la musique. Cela remonte à l'enfance. J'ai un premier souvenir, très fort : avoir regardé, vers 7 /8 ans, *King Kong*, l'original, dans le lit de mes parents, un mélange de plaisir et d'effroi qui m'a marqué à vie ! A la même époque, je découpais les BD de mon grand frère, case par case, pour les agraffer sur le mur de ma chambre d'enfant, dans un ordre différent : c'était mes premiers story-boards en fait, je ne l'ai réalisé que plus tard... et mon frère m'en veut encore ! Enfant et adolescent, j'allais au cinéma, ou le cinéma venait à moi, par la télévision notamment. Pour sur, les comédies populaires des années 70 ont sans aucun doute construit et nourri mon imaginaire. Ce n'est pas innocent si Pierre Richard est une figure pour moi : le sens du burlesque, le décalage

permanent du personnage, son inaptitude au monde qui l'entoure, c'est une matière que je travaille et qui vient de là. Plus tard, sans être un cinéphile confirmé, j'ai « bouffé » pas mal de films, et aux Beaux-arts, j'en ai même photographiés. Je faisais des photos, en argentique, image arrêtée sur écran, pas mal de plans de Cassavetes, *Meurtre d'un bookmaker chinois*, en particulier. Il y a dans ces photogrammes, que j'ai encore, une trame, quelque chose de fantomatique. En un sens, je résistais encore un peu à l'idée de faire du cinéma. Je suppose que je cherchais du côté de Philip-Lorca diCorcia ou plus tard de Gregory Crewdson, ces photographes dont l'imaginaire s'est construit autour du cinéma, qui font de la fiction en images fixes...

La matrice de *Mariage à Mendoza*, c'est votre troisième court-métrage, *Donde esta Kim Basinger* ? Comment est-il né ?

À l'époque, je cherchais le sujet de mon premier film, quelques projets trop ambitieux n'ont pas abouti, et puis un jour, se cristallise une envie, au bon moment, autour de trois paramètres ; l'Argentine que j'avais découverte et qui m'avait littéralement scotchée, une vieille histoire vécue avec mon frère dans un « bordel » de Pékin à la fin du siècle dernier, et le désir de filmer un comédien d'une humanité folle : Philippe Rebbot.

Buenos-Aires, le faux bordel et... Philippe Rebbot, ce sont les trois éléments qui aboutissent à *Donde esta...* ?

Absolument. Je travaille avec Philippe depuis plusieurs années, c'est quelqu'un qui me touche beaucoup, une vraie source d'inspiration. Il gravite dans le cinéma depuis longtemps : il a fait beaucoup de régie, et travaillé comme acteur et scénariste avec Benoît Cohen notamment pour la série « Nos Enfants Chéris ». C'est quelqu'un de très singulier qui avait déjà exprimé sa puissance comique, mais surtout dans mon salon, et qui cristallisait pour moi quelque chose autour de la figure du grand frère... On avait déjà tourné ensemble *Donde esta Kim Basinger ?* en novembre 2008. Le film a beaucoup voyagé et remporté des prix un peu partout dans le monde, il a été nommé au César et a décroché le Grand Prix à Clermont-Ferrand.

Comment en avez-vous finalement fait un long-métrage ?

Beaucoup de gens nous disaient : on aimerait en voir plus ! Mon producteur et moi-même, avions aussi le sentiment qu'on en n'avait pas fini avec l'Argentine, les frangins et que l'aventure méritait d'être prolongée, que tout n'avait pas été dit... Alors, on a cherché un

nouveau scénariste pour m'accompagner et j'ai recommencé à écrire, avec Thomas Lilti. Je souhaitais aller vers une chronique où les choses ne sont jamais complètement dites, où l'imaginaire du spectateur travaille. On avait un point de départ très clair, nos personnages, les frères du court-métrage, et l'Argentine à traverser. Le scénario ne devait pas être une fin en soi, il devait ouvrir des espaces de cinéma, laisser de la place pour de l'improvisation, se sentir libre. Quelque chose s'est finalement mis en place, et on a écrit en un an, assez facilement...

L'une des surprises du récit, c'est l'échange de position des deux frères : au début, Marcus doit s'occuper d'Antoine, et à l'arrivée, c'est l'inverse... Comment est-ce venu ?

Petit à petit. Thomas Lilti, le co-scénariste, est médecin, c'est lui, sans doute, qui a introduit la dimension médicale du désarroi de Marcus. Philippe Rebbot a aussi nourri le personnage de ses propres fragilités. Dans sa vie, il a eu des phases difficiles, les raconte avec un soupçon d'effroi, un soupçon de dérision et un grand sens du romanesque. Il est d'une humanité dingue, et c'est finalement la matière même du cinéma, l'humanité des personnages, en tout cas de celui que j'aime et que je défends. L'une des premières sources d'inspiration reste son grand corps « malade », son désenchantement chronique, sa fantaisie, sa poésie. Pendant l'écriture du scénario, une fois par mois, on passait l'après-midi avec Philippe, je voulais l'entendre réagir, rebondir, puis l'entendre tout court car c'est pour lui que nous écrivions. C'est à cette occasion que de conversations en conversations, nous sommes arrivés au syndrome de Stendhal... Nous cherchions ce point de bascule où Antoine, enfin, allait être obligé de sortir de son marasme sentimental pour s'occuper de son frère, prendre les choses en main et ouvrir les yeux sur autre chose que lui-même.

« *Brothers* », répète Gonzalo : la notion de fraternité est au cœur du film...

L'idée de fratrie m'intéresse beaucoup, j'ai grandi au milieu d'une grande famille. Je voulais travailler sur la figure de « l'idole » : c'est mon frère, cinq ans plus âgé que moi, qui m'a initié au rock, aux filles, etc. Et ce lien si fort peut se distendre au fur et à mesure qu'on vieillit, que nos choix de vies nous éloignent. Qu'en reste-t-il alors ? Sur un air de comédie, le film questionne la fraternité au sens large, notre rapport à l'autre, à sa détresse, à sa solitude, interroge notre capacité à être solidaire, à l'écoute. Nos frères

incarnent cette dimension, tout comme Gonzalo, ou même Gabriela, qui se transforme au fil des événements en âme sœur bienveillante.

Comment est arrivé Nicolas Duvauchelle, qui n'était pas dans le court-métrage ?

J'ai imaginé Nicolas Duvauchelle assez tôt dans le rôle d'Antoine. Je l'ai trouvé juste, dense, avec ce soupçon de présence brute qui avait tout pour me plaire. Et le duo marchait : un contraste physique fort, le petit et le grand – on peut imaginer qu'ils n'ont pas le même père – un éloignement physique qui correspond bien à l'idée qu'ils se sont un peu perdus de vue... On a travaillé, il a donné beaucoup de lui, il a été d'une grande générosité, ne s'est économisé sur rien... Il a donné au personnage une belle trajectoire: il résiste pendant près d'une heure, et après baisse un peu les armes, abandonne, ce qui fait, je crois, qu'on aime son personnage. Par exemple, j'aime beaucoup la séquence dans la chambre avant la sacristie, qui est une improvisation à partir d'une base de travail, comme souvent sur ce film: « *T'es petit, mais t'es beau* », etc. C'était typique de la méthode de travail : ne rien figer, parce que la situation, le décor, nos énergies apportent quelque chose.

Et le comédien argentin qui joue Gonzalo ?

Gustavo Kamenetzky n'est pas très connu en Argentine. Je l'avais trouvé génial sur le court : une voix, un style, une empathie directe, un air de Droopy qui marche immédiatement. Passer en un dialogue de l'hôtelier un peu méfiant au type qui raconte sa vie, ce n'est pas facile. C'est de la dentelle, ça demande beaucoup de prises. Mais il possède la palette de jeu, et les mimiques, pour y arriver... Il était nécessaire d'avoir un troisième personnage qui apporte de l'extérieur l'idée de fratrie. Le rôle de Xavier, le cousin, n'était pas très défini au scénario, il fallait une « figure » pour l'habiter, l'incarner : Benjamin Biolay est le premier que j'ai sollicité et il a dit oui. Je savais que Benjamin était lui aussi tombé en amour pour l'Argentine, il avait d'ailleurs écrit une chanson qui s'appelait Buenos-Aires sur l'album « La Superbe ». Il aimait bien mon travail alors les choses se sont faites très naturellement. Il s'est intégré au tournage de manière assez fulgurante.

Quand avez-vous tourné le film ?

En novembre-décembre 2011, avec un temps de préparation sur place très court. Nous sommes partis à Buenos-aires, puis dans le nord du Pays, près de la cordillère des Andes, Salta, et les vignobles argentins, dans la vallée de Cafayate. L'aventure fraternelle irriguait le tournage lui-même : cela fait vingt ans que je travaille avec le producteur, Emmanuel Agneray, qu'on partage un fort désir de cinéma, qu'il m'accompagne avec patience et attention, on a fait trois court-métrages ensemble avant l'aventure du long. Treize ans que je connais Philippe Rebbot, qu'il stimule mon imaginaire, dix que je travaille avec le chef opérateur Pierre Cottureau et même si c'est plus récent avec Thomas Lilti, le co-scénariste, il est lui aussi devenu une pièce maîtresse de l'aventure. L'idée d'une famille de cinéma, où se mélangent les amitiés et le désir commun et sacré de faire des films, a imprégné toute l'aventure. On est tous partis au bout du monde en famille, avec nos femmes, nos enfants, on a vécu une expérience artistique et humaine assez dingue et je crois que le film porte en lui un peu de cette lumière...

La musique, c'est Herman Dune. Pourquoi eux ?

Je les écoute depuis très longtemps. Notre rencontre artistique s'est faite sur *¿ Donde esta Kim Basinger ?* et on peut raisonnablement parler d'idylle ! Quelque chose d'éminemment harmonieux se jouait entre mes images et leur musique ; un ton mélancolique sur une musique entraînante, chaloupée, un son unique, des arrangements à la fois simples mais très travaillés. Leur chanson *Your name my game* marchait formidablement sur les travellings dans Buenos-Aires. Je les ai re-contactés deux mois avant le tournage de *Mariage à Mendoza* pour qu'ils prennent en charge la bande originale. David, qui compose et chante était partant tout de suite, et il a composé des mélodies sur scénario, entre deux concerts, car ils passent leur vie sur la route et sur scène ! C'est la première fois qu'il écrivait pour le cinéma, il en était très heureux je crois, et très inspiré. Dès les premiers gestes, les premières mélodies, j'ai donc su que nous étions sur la bonne route...

***Mariage à Mendoza* est-il un road-trip ?**

Absolument, tout en contournant je l'espère les clichés du genre. Un film de voyage, d'aventures. Le voyage, comme un temps suspendu et la route comme lieu de l'intrigue, avec ses rencontres, ses séparations, ses chemins de traverse, son but à atteindre et les embûches au milieu de la route. Le voyage donc, comme la première des aventures. Le voyage comme découverte d'horizons nouveaux, le voyage comme possibilité de salut, le

voyage et la rencontre de l'autre comme l'occasion d'un questionnement possible des certitudes qui nous constituent. Le genre est américain, mais c'est sans doute *Le Plein de super* d'Alain Cavalier qui m'a nourri plus que tout autre film. Dans l'aventure de ces quatre hommes qui traversaient la France du nord au sud, je retrouvais sûrement le parfum, quelque chose, des routes empruntées en famille, à travers la France des années 70. Le voyage et ses péripéties quand elles servent de révélateurs d'humanité, quand elles permettent de recueillir des impressions fugitives sur les destinées de nos personnages, où se mêlent, simultanément, la félicité du vivant et son corollaire de toujours, la mélancolie.

EDOUARD DELUC - FILMOGRAPHIE

1997 - Petits enfers – CM

2002 - Je n'ai jamais tué personne – CM

2009 - ¿ Dónde está Kim Basinger ? – CM

Grand prix à Clermont-Ferrand

Nommé aux César 2010

Le film voyage partout dans le monde (Tokyo, Melbourne, Palm Spring, Edimbourg, Mexico...) et reçoit des récompenses dans de nombreux festivals (Bayard d'or à Namur, Prix du Public à Brest et à Bruxelles...)

2011 - Bye bye - Collection Canal + - CM

BIO HERMAN DUNE

Il y a 10 déjà, **David Ivar Herman Dune**, auteur-interprète, et **Cosmic Neman**, batteur, quittaient respectivement leur quotidien séculier pour fonder le groupe **Herman Dune**. Leur parcours depuis Paris, puis à travers l'Europe et jusqu'à New York, contribua à forger leur statut de groupe culte, notamment avec le soutien du Dj britannique **John Peel**. Le groupe, que **John Peel** a invité, à de nombreuses reprises dans ses magnifiques

Peel Sessions (au moins un dizaine de fois), est un habitué de ses playlists. Le rayonnement des Peel sessions leur a permis de se produire partout dans le monde. Ils croisent désormais à chaque voyage un public de fans acquis à leur cause, sans pour autant remettre en question leur approche de la musique, auto produite et distribuée sur simples K7 ou sur disques format 7", par l'intermédiaire de micro-labels indépendants comme Schrimper (US) ou Track & Field (UK). Bien qu'il soit difficile d'énumérer avec certitude l'ensemble de leur production, le groupe aura sorti au bas mot 12 albums, tous réseaux confondus, y compris les plus obscurs.

En 2006, **Herman Dune** revoit son line-up, après le départ de Stanley, le frère de David, et se met à enregistrer des titres, pour la première fois, dans un studio professionnel. L'album '**Giant**' propulse le groupe un peu plus loin. Le single "**I Wish That I Could See You Soon**" se place dans la sélection des meilleures chansons de 2007 faite par le magazine **Rolling Stone US**, et fait également parler de lui grâce à la vidéo réalisé par **Toben Seymour**, reprenant les marionnettes type *Muppets*, à la *Sesame Street*.

Herman Dune se produit, de plus en plus, en tête d'affiche remplissant les grandes salles européennes, comme c'est le cas à **l'Olympia** de Paris.

Ils poursuivent avec une tournée marathon en Europe et aux USA, parfois avec la complicité d'amis tels que **Kimya Dawson**, **Jeffrey Lewis** ou **Julie Doiron**, et sont choisis par certains artistes renommés comme **Jolie Holland**, **Arcade Fire** ou **The Kooks** pour les accompagner en tournée.

Ils trouvent néanmoins le temps de composer et de sortir leur second album enregistré en studio '**Next year in Zion**' avec le titre emblématique "**My Home Is Nowhere Without You**". La pause n'interviendra qu'après une marche effrénée de 2 ans de concerts intensifs. En 2010, **Cosmic Neman** enregistre pour le duo **Zombie Zombie**, avec lequel il se produira en live, pendant que **David-Ivar**, reprend son souffle, et le temps de dessiner (ses oeuvres sont exposées dans diverses galeries de New York à Milan) puis de composer.

Avec les nombreuses chansons qu'il a écrites, **David-Ivar**, se tourne vers **Cosmic Neman** pour choisir celles qu'ils enregistreront ensemble. Parmi les 20 chansons enregistrées, une nouvelle sélection donnera "**Strange Moosic**", le nouvel album d'**Herman Dune**.

A propos de Mariage à Mendoza...

J'avais aimé *Donde Esta Kim Basinger ?* qui utilisait déjà ma chanson *Your Name/ My Game* en bande sonore. J'ai été charmé par l'image et les personnages de ce court-métrage et au fond, j'espérais qu'Edouard en fasse un long métrage et qu'il me demande d'en écrire la musique.

Dans *Mariage à Mendoza*, le rapport entre les deux frères me touche beaucoup, et fait écho à celui que je peux avoir avec Néman (d'Herman Dune) ou avec mon frère André.

Je suis fan de scènes en voitures et ma famille conduit des Ford depuis des générations... alors voir ma musique sur une Ford sillonnant les routes d'Argentine c'était super pour moi !

Dans un premier temps, j'ai travaillé exclusivement avec le scénario car les mots sont mon matériau dans la musique. Je me suis fait une image mentale des scènes. A partir de mots déclencheurs issus du script, j'ai travaillé comme lorsque j'écris un album, en recherchant des mélodies, des rimes et des images qui m'étaient personnelles.

Plus tard, lorsqu'Edouard m'a fait parvenir des images du film, j'étais enchanté et surpris de découvrir mes premiers jets à l'écran. Ensuite j'ai réenregistré mes airs, musiques et chansons, en contact direct avec les scènes, adaptant les thèmes, les tempos, les respirations et les sons à l'écran, en réinterprétant la musique en direct, à l'image...

Mes orientations ont été le mouvement, l'amour, l'évasion, la beauté, l'espace et l'intimité. Pour moi, ces mots se traduisaient par des rythmes de chevaux au galop, des guitares rondes et des mélodies puissantes et nostalgiques qui pouvaient partir en sourire, en rire par quelques accents.

Composer de la musique de film est un exercice qui me passionne, je suis fan de musiques de films, John Carpenter, Bernard Hermann, Phillip Glass, Woody Allen ou Bob Dylan, mais aussi de l'utilisation de chansons dans les films, comme par Martin Scorsese, Jim Jarmusch ou Wes Anderson.

C'est la première fois qu'on me confie autant de temps dans un film, et j'ai vraiment senti une alchimie entre les images, l'histoire et mes compositions...

David Ivar

INTERPRETATION

Nicolas DUVAUCHELLE
Philippe REBBOT
Gustavo KAMENETZKY
Paloma CONTRERAS
Benjamin BIOLAY
Sarah GRAPPIN
César BORDÓN
Gonzalo SUÁREZ

Antoine
Marcus
Gonzalo
Gabriela
Xavier
Mélanie
Emilio
Le rabatteur

FICHE TECHNIQUE

Réalisation
Scénario

Edouard DELUC
Edouard DELLUC
Thomas LILTI

Avec la collaboration de

Philippe REBBOT
Anaïs CARPITA

Chef opérateur
Musique

Pierre COTTEREAU
Herman DUNE

Produit par
Producteur associé

Emmanuel AGNERAY
Jérôme BLEITRACH

Coproduit par

Nicolas AVRUIJ et Diego LERMAN
(Argentine)

Olivier et Jacques-Henri BRONCKART
(Belgique)

Une coproduction

BIZIBI - CAMPO CINÉ - VERSUS PRODUCTION – DIRECT CINÉMA

Avec la participation de Ciné +- Direct 8 - Centre National du Cinéma et de l'Image
Animée - l'Instituto Nacional de Cine y Artes Audiovisuales (INCAA)

En association avec les Sofica Hoche Artois Images - Cinémage 6

Musique écrite et composée par David Ivar Herman Dune
Editions Yaya Tova / Sony ATV Music Publishing
Musique interprétée par Herman Dune
Producteur phonographique Strange Moosic